

FROZEN FROGS & BLU CORPORATION PRÉSENTENT

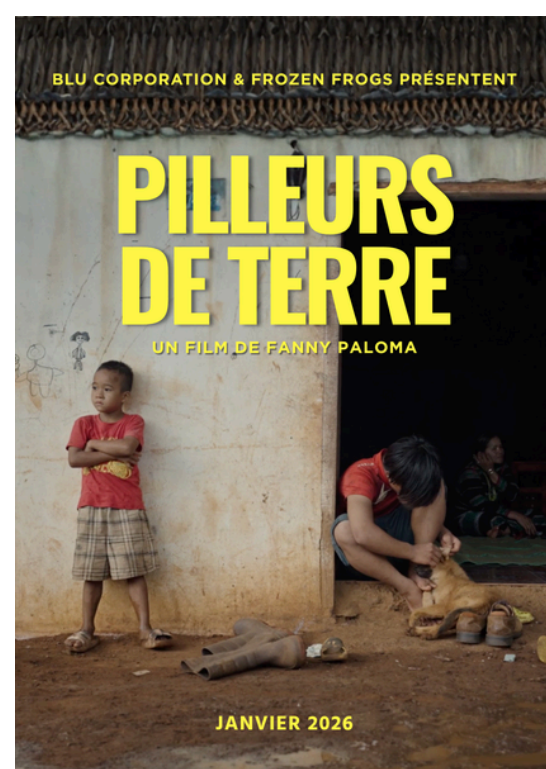
PILLEURS DE TERRE

Présenté en avant-première au Louxor à Paris le 13 janvier, Pilleurs de Terre a rassemblé 340 spectateurs autour d'un débat sur les enjeux de l'accaparement des terres, du devoir de vigilance et des résistances collectives. Réalisé sur cinq années entre le Cambodge, le Cameroun et la France, le film ne se contente pas de documenter : il ouvre un espace de réflexion et de mise en commun. Cette avant-première marque le début d'une diffusion citoyenne et engagée.

Présentée en avant-première dans une salle comble, la projection de Pilleurs de Terre a rassemblé un public d'une grande diversité : étudiants, militants, professionnels du cinéma, juristes, journalistes, artistes.

La projection a été suivie d'un échange dense, où de nombreuses personnes ont pris la parole pour partager leur colère, leur sidération, leurs propres expériences de dépossession ou leur besoin de comprendre.

Cette avant-première a confirmé que le film ne se contente pas d'informer : il provoque, il ouvre, il met en mouvement. Plusieurs médias ont d'ores et déjà manifesté leur intérêt pour le projet, avec des demandes d'interviews et de sujets en cours de préparation : Libération, RFI, Le canard enchaîné, AJ+, le petit bleu, etc. Cette première étape marque le début d'un dialogue public que le film souhaite prolonger bien au-delà de cette soirée.



SYNOPSIS

Suivant les traces laissées par des multinationales sur leurs chaînes d'approvisionnement. Le film révèle l'onde de choc d'un système qui dépossède et fragilise des communautés entières.

Réalisé par Fanny Paloma, ce documentaire indépendant donne la parole aux peuples autochtones Bunongs du Cambodge, aux communautés Bagyelis du Cameroun, et à de nombreuses familles rurales prises au piège d'un système extractif mondial. À travers leurs voix, leurs chants, leurs forêts et leurs luttes, le film met en lumière les violences structurelles associées aux accaparements de terre.

Premier documentaire à relier, dans une même narration, les enjeux du devoir de vigilance (aujourd'hui plus que jamais d'actualité sur la scène européenne), les résistances autochtones, et les conséquences globales de l'accaparement de terres sur notre rapport au vivant, "Pilleurs de terre" révèle les zones d'ombre d'un procès historique, porté par les membres de communautés autochtones contre le groupe français Bolloré.

À mi-chemin entre le film d'investigation et le carnet de voyage poétique, l'œuvre propose un regard incarné : une immersion sensible au cœur de communautés qui, malgré les pressions, défendent encore leur terre, leur mémoire et leur identité.

Documentaire «Pilleurs de terre» : les plantations de Vincent Bolloré, une épine qui lui reste dans le pied

◆ **Réservé aux abonnés** La cinéaste Fanny Paloma retrace dans un documentaire le combat de paysans camerounais et cambodgiens s'estimant dépossédés de leurs droits sur leurs terres ancestrales. Une bataille qui a déjà mené à une condamnation en justice du milliardaire d'extrême droite.

Le documentaire est titré *Pilleurs de terre*, au pluriel, mais il concerne essentiellement, si ce n'est exclusivement, un seul d'entre eux : l'homme d'affaires Vincent Bolloré, [le milliardaire catholique étant entre autre exploitant de plantations d'hévéas](#), qui sont destinées à produire de l'huile de palme au Cameroun et au Cambodge. La jeune cinéaste, Fanny Paloma, s'est prise de passion pour les populations autochtones, dépossédées de leurs terres ancestrales.

Ces paysans qui luttent depuis des années pour préserver leur territoire témoignent comme rarement des conséquences dramatiques de cet accaparement sur leur vie quotidienne. Car comment vivre sans arbres fruitiers, sans pouvoir pêcher des crevettes, les eaux étant par ailleurs [contaminées par les intrants agricoles](#) ?

Et il n'y a pas que l'alimentation menacée par les vastes plantations de palmiers : «*Avant, on avait toute notre pharmacie en forêt.*» Ils n'ont même plus le droit de récupérer au sol quelques résidus végétaux. Comme le résume la cinéaste, qui a autofinancé son reportage, sur place «*ce qui se mange est remplacé par ce qui se vend*», l'huile de palme.

Condamnation du groupe Bolloré

Offrir cet article

Avantage abonné : Offrez jusqu'à 10 articles par mois

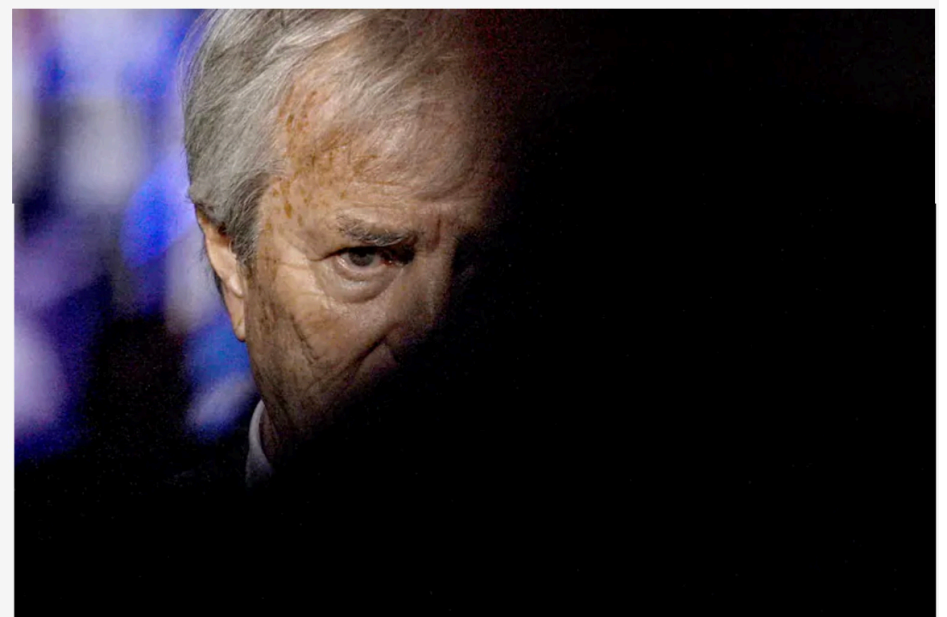


On y suit en particulier les pérégrinations de [Fiodor Rilov, l'avocat français](#) qui défend leurs intérêts devant la justice française. Avec [une première victoire en 2023](#) et la condamnation du groupe Bolloré à verser sous astreinte tous les procès-verbaux de ses assemblées générales, ainsi que 140 000 euros aux plaignants. Sa défense consiste à se présenter comme un simple actionnaire minoritaire des plantations (via une holding luxembourgeoise, Socfin), un *sleeping partner* sans la moindre responsabilité managériale. Mais l'épluchage des PV permettrait peut-être d'établir une «action de concert» avec son partenaire depuis une trentaine d'années, l'homme d'affaires belge Hubert Fabri. Une délégation de paysans cambodgiens ne sera donc pas venue pour rien devant le tribunal de Nanterre.

Franck Lorrain, le producteur qui a financé en studio la finalisation de cet intéressant documentaire via sa société Frozen Frogs, déplore qu'aucune chaîne de télévision, notamment publique, n'ose assurer sa diffusion. Se demandant en creux si, à un an d'une présidentielle pour laquelle Vincent Bolloré [mène une campagne active via son puissant groupe de médias](#) pour l'accession au pouvoir de l'extrême droite, l'homme ne faisait pas peur.

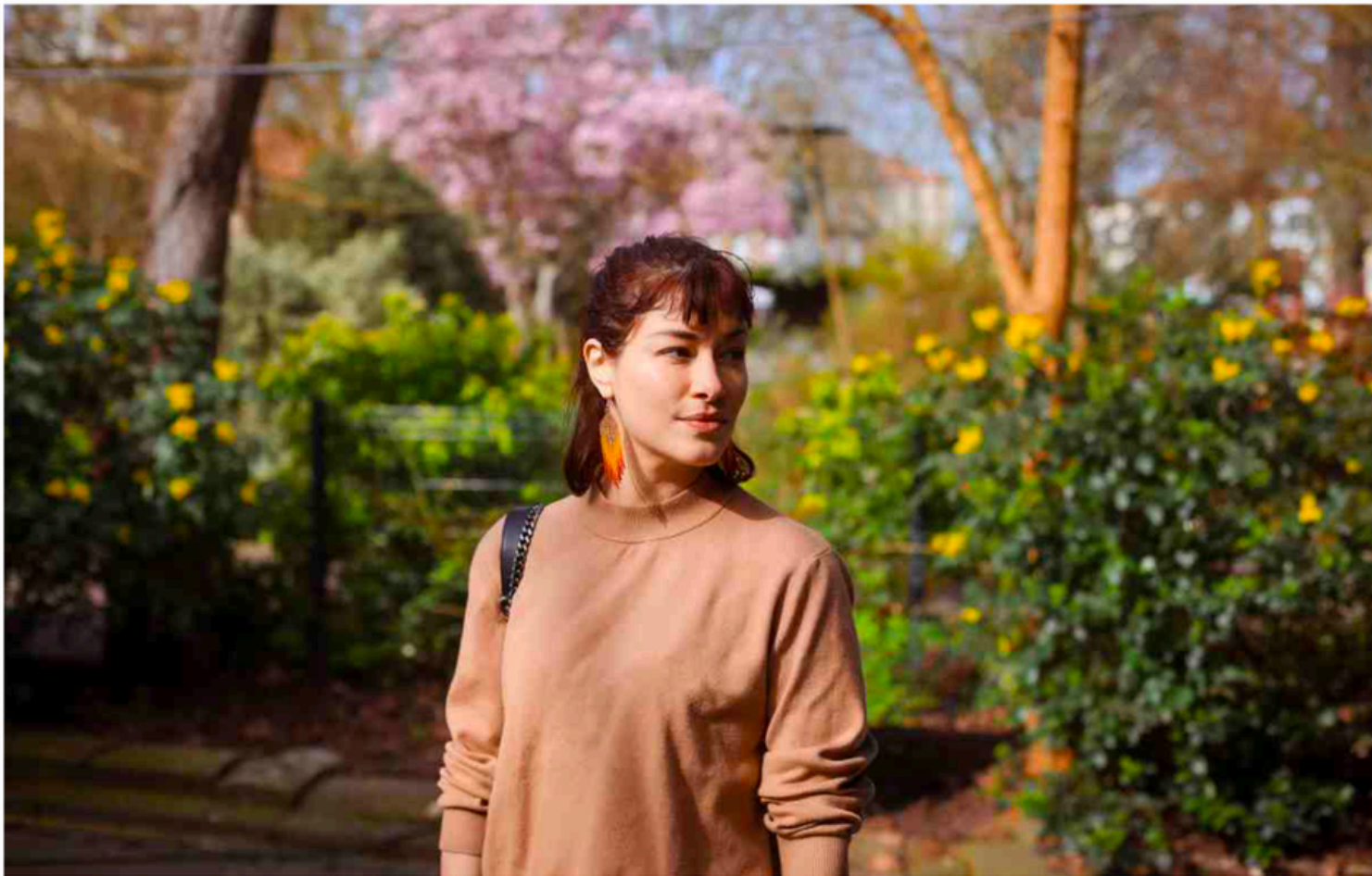
Des techniciens ont bien voulu assurer son montage, mais sans apparaître au générique. Après une soirée de lancement mi-janvier [au cinéma parisien le Louxor](#), il est toutefois disponible sur les plates-formes comme Pick Relay, Plex ou Prime Vidéos. Avis aux partisans [du devoir de vigilance des multinationales](#), inscrit dans la loi française depuis 2017.

Pilleurs de terre, Fanny Paloma, 1 h 15, disponible sur Prime Video, Plex et Pick Relay.



Vincent Bolloré au Grand Palais à Paris, le 13 janvier 2026. (Julien De Rosa/AFP)

Lot-et-Garonne



Fanny Paloma, réalisatrice de « Pilleurs de terre », débatta de son documentaire lors du festival Le Printemps des droits humains. L'ŒC DÉQUIER / SO

« Il y a des communautés, des sociétés qui vivent autour de ces terres convoitées par ces compagnies »

et discrètement. Mais nous étions parfois logés dans des villages où les gens avaient peur de parler et étaient effrayés par la police locale. Au Cameroun, je me suis liée d'amitié avec une femme qui m'a introduite dans des villages reculés, entourés de champs de palme. Nous avions plutôt peur pour les gens qui nous parlaient. Je n'ai contacté le groupe Bolloré qu'à la fin, pour ne pas gêner le tournage, mais ça ne les intéressait pas.

Le nom de Bolloré a-t-il fait peur à d'éventuels producteurs ou diffuseurs ?

À tous... Personnellement, sur cinq ans, je n'ai jamais rencontré de producteurs ou de diffuseurs qui ont voulu me suivre. Ce n'est qu'au moment de la postproduction que j'ai trouvé une coproduction qui m'a accompagnée pour terminer le film et qui s'est engagée à fond. Je propose le documentaire sur des plateformes (1), dans les cinémas et la première a eu lieu fin février. Pour l'instant, j'ai une quinzaine de dates en France et en Suisse. On y va au compte-goutte.

Vous dites que ce n'est pas une enquête journalistique. Pourquoi ?

Tout ce que je raconte dans le film, je l'ai trouvé par des recherches qui sont publiques, c'est-à-dire que tout un chacun peut obtenir ces informations. Je me suis retrouvée avec 95 heures de rush et de quoi faire un film. J'avais énormément de témoignages de personnes qu'on n'entend jamais, tandis qu'il y avait déjà eu plusieurs reportages sur le groupe Bolloré. J'en suis aussi revenue des fantasmes que l'on peut avoir sur ces communautés : toutes ne sont pas animistes ou n'ont pas de relations magiques avec la nature.

(1) « Pilleurs de terre » (1 h 15), de Fanny Paloma, est également disponible sur les plateformes Prime Video, Plex et Pick Relay.

AGEN

Fanny Paloma, une enquête sur les « pilleurs de terre »

La cinéaste a réalisé un documentaire au Cambodge et au Cameroun, auprès de communautés déstabilisées par l'appétit féroce du groupe Bolloré. À voir lors du festival Le Printemps des droits humains

Jean-Marc Lernoould
jm.lernoould@sudouest.fr

Née à Paris mais aux racines chiliennes, et avec des attaches désormais agenaises, Fanny Paloma a hésité entre le journalisme et le cinéma, soucieuse de défendre les droits de communautés dont le mode de vie est détruit peu à peu par des entités capitalistes. Elle a finalement opté pour la réalisation de documentaires et s'est intéressée à des populations cambodgiennes et camerounaises en conflit avec le groupe Bolloré. Son documentaire, « Pilleurs de

terre », sera projeté vendredi 27 mars à 18 heures, à Agen, au cinéma Les Montreurs d'Images, dans le cadre du festival Le Printemps des droits humains. C'est d'ailleurs lors de ce dernier festival que le journaliste Edwy Plenel lui a soufflé le titre de son film.

Cinéaste, est-ce une vocation ?

J'ai travaillé pendant longtemps comme comédienne, mais j'ai aussi fait une école de journalisme, que je n'ai pas terminée. Je souhaitais surtout réaliser un documentaire sur les luttes pour la terre des communautés autochtones au Chili, les Ma-

puches. Puis, j'ai entendu parler des Bunongs, une communauté autochtone du Cambodge. Je suis allée sur place et j'ai constaté beaucoup de similitudes avec mon projet.

Que sont les « accapareurs de terre » qui menacent ces sociétés ?

Ce sont principalement des sociétés qui se permettent d'installer leur plantation ou leur mine et d'extraire ou de prélever un produit qui va probablement se retrouver en Europe. Elles ne se contentent pas de rendre la terre aride, sèche, non fertile en créant de la monoculture, mais elles détruisent aussi des cultures humaines. Il y a des communautés, des sociétés qui vivent autour de ces terres convoitées par ces compagnies et dont le mode de vie est ancré dans ce territoire, dont l'environnement peut servir de pharmacopée pour se soigner et qui ont un mode d'agriculture lié à ces territoires. En leur enlevant cela, on détruit leur cohésion sociale, on les fait tomber dans la pauvreté et on peut les obliger à se déplacer.

Pourquoi le choix du Cambodge et du Cameroun ?

Les communautés que j'ai rencontrées sont toutes deux concernées par des filiales de Socfin, basée au Luxembourg et elle-même filiale du groupe Bolloré. Socfin a des plantations d'huile de palme au Cameroun et de caoutchouc au Cambodge. C'est la loi française sur le devoir de vigilance, votée en 2017, qui a permis à ces populations d'identifier le groupe Bolloré et d'aller lui demander de comptes. Les Bunongs ont perdu un premier procès sur la forme, mais comme pour le Cameroun, les procès sur le fond n'ont pas encore eu lieu. Mais s'ils gagnent, peut-on rétroceder une terre sur laquelle il y a eu de la monoculture pendant quinze ans ? Et les lieux sacrés, eux, ne reviendront pas.

Avez-vous subi des pressions lors du tournage ?

Pas vraiment parce que j'ai tourné avec une petite équipe, souvent à deux, et nous agissions rapidement

Pilleurs de terres, un film sur les exactions de Bolloré en Afrique et en Asie

Tags: [Bolloré](#) | [Cambodia](#) | [Cameroon](#) | [France](#) | [Luxembourg](#) | [SOCFIN](#)

Les Soulèvements de la terre | 15 février 2026

Pilleurs de terres, un film sur les exactions de Bolloré en Afrique et en Asie

La galaxie Bolloré est aussi présente en Afrique et en Asie, au travers de sa filiale, la Socfin. Les exactions de la Socfin sont connues(1). Le documentaire "Pilleurs de Terre"(2) de Fanny Paloma décrit la lutte contre la Socfin-Bolloré des riverains des plantations de palmiers à huile au Cameroun et d'hévéas au Cambodge.

Au Cameroun, des paysans et des paysannes ont intenté un procès contre Bolloré, parce que la Socapalm, filiale de la Socfin-Bolloré, les ont expulsés de leurs villages, leur ont interdit l'accès à la forêt, et ont pollué leurs terres. La Socfin Bolloré a été condamnée en 2024 à verser 140 000 euros aux plaignants, en s'appuyant sur la loi sur le devoir de vigilance des multinationales. Cette loi a été votée en 2017, suite à l'effondrement du Rana Plaza au Bangladesh. Une directive analogue a été adoptée en 2024 au niveau européen, rapidement détricotée sous la pression des multinationales.

Au Cambodge, des membres de la communauté Bunong ont déposé plainte contre Bolloré, pour accaparement de leurs terres ancestrales. Ils et elles exigent une restitution de leurs terres, et un versement d'une compensation d'au moins 30 000 euros par personne. Ils ont saisi la justice française pour obtenir les comptes rendus d'assemblée générale de manière à prouver la responsabilité du groupe Bolloré dans les décisions prises par Socfin. La procédure a été complexe, les plaignants ont eu des difficultés pour avoir un visa, et finalement, en 2021, ils ont été déboutés de leur demande.

Le documentaire suit les démarches des deux communautés dans le cadre de ces procès, avec l'aide de réseaux d'activistes et d'avocats. Il montre les conséquences de l'accaparement des terres sur la vie quotidienne et sur la culture des populations affectées. Il décrit aussi les implications de la loi sur le devoir de vigilance des entreprises.

"J'ai réalisé ce film, dit Fanny Paloma, parce que j'ai rencontré des personnes qui ne se battent pas pour « avoir plus », mais simplement pour continuer à être ce qu'elles sont, et ça m'a bouleversée. Mes origines chiliennes, marquées par la violence politique, les silences et l'exil, m'ont rendue très attentive aux récits qu'on efface (notamment autour de la terre et de l'héritage colonial) et en découvrant le procès contre le groupe Bolloré au Cambodge et au Cameroun, j'ai compris que cette lutte dépasse le local pour incarner des enjeux humains et écologiques globaux que je voulais raconter."

Le montage financier du film a été difficile : demander des financements à des producteurs et à des télévisions quand on s'attaque à Bolloré est quasi impossible. Le film a donc été autoproduit.

Il ne bénéficie donc pas d'une distribution en salles. En revanche il peut être vu [sur une nouvelle plateforme de films indépendants, Relay \(aucun rapport avec les librairies Bolloré!\)](#) Le prix de l'abonnement est de 4,99 E par mois et il y a une possibilité de demander une semaine d'essai gratuite. Cette plateforme est disponible sur smartphone, tablette (Apple ou Android) et bientôt sur Mac et PC.

Des projections publiques sont organisées dans différentes villes. Le programme se trouve sur le site. Il est par ailleurs possible [d'organiser soi-même une projection en remplissant ce formulaire](#).

Footnotes

1) <https://desarmerbolloré.net/news/socfin-bolloré-une-enquête-internationale-confirme-les-accusations-des-communautés-dans-les-plantations-en-afrique-et-en-asie/>

2) <https://www.pilleurs-de-terre.com/>





Un documentaire sur Bolloré ? Oubliez !

Réaliser un documentaire sur l'accaparement de terres au Cameroun et au Cambodge par des sociétés étrangères ? Fastoche ! Mais, lorsque les boîtes visées sont des filiales de la Société financière des caoutchoucs (Socfin), holding luxembourgeoise du Belge Hubert Fabri et de son riche ami Bolloré, à la tête du groupe Canal+, ça se complique.

C'est ce qui est arrivé à la réalisatrice Fanny Paloma et à ses producteurs, Franck Lorrain et Christian Riffard, qui ont bossé pendant cinq ans sur « Pilleurs de terre », projeté en avant-première au cinéma Le Louxor, à Paris, le 13 janvier. Le film suit le combat humain, judiciaire et environnemental de paysans cambodgiens et camerounais privés de leurs terrains et de leur avenir contre

des sommes ridicules par les entreprises du groupe Bolloré, Socapalm et Socfin-KCD, qui exploitent l'huile de palme et l'hévéa (« Le Canard », 9/11/16 et 21/2/24).

Palmeraies d'or

Cinq ans pour finaliser un documentaire? Eh oui... « *S'attaquer à l'empire Bolloré fait peur à l'ensemble des acteurs du cinéma et de la télévision* », souffle Lorrain. Les partenaires habituels de diffusion télé ou de distribution cinéma ont tous botté en touche. Et du côté des groupes audiovisuels? Un grand oui au début, puis silence radio. Or ces diffuseurs sont, avec le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC), les principaux financeurs de documentaires, selon une étude de 2024 du

CNC sur le documentaire français.

L'équipe se tourne alors vers des fonds privés. Là encore, pas simple. Elle se débrouillera autrement. Suit la période de postproduction, un an d'enfer pendant lequel les techniciens se défilent. Pour les quelques courageux qui décident de goûter à l'aventure, une exigence: que leur nom ne figure pas au générique, sauf sous pseudo. Téméraires mais pas kamikazes ! Le documentaire a finalement trouvé refuge, le 13 janvier, sur la plateforme indépendante américaine de diffusion Pick Relay (1). Bolloré ne fait même pas peur aux USA? ■

par Marine Babonneau

(1) « pickrelay.com ».

SUJET AJ+ FRANÇAIS DU 20/01/2026



La journaliste Ibitssem Guenfoud, énumère et expose les difficultés rencontrées par les communautés autochtones impactées par les filiales du groupe bolloré.

Extraits du film et entretien avec fanny Paloma, analyse de la situation globale dans un format de 7 min15

NÉOCOLONIALISME : L'AFFAIRE SOCFIN-BOLLORÉ



AJ+ français ✓
871 k abonnés

S'abonner

15 fév 2026
farmlandgrab.org



[Socfin, Bolloré](#)



[Palmiers et huiles,
Ressources naturelles](#)
: Général,
Caoutchouc



[Cameroun,
Cambodge, France](#)



[Droits fonciers,
Déplacement,
Responsabilité
juridique des
entreprises, Diligence
raisonnable en
matière de droits de
l'homme, Actions en
justice &
réglementaires](#)

[Allégations](#)

Partager



Article

Afrique/Asie: Un film retrace la bataille judiciaire engagée par les communautés locales contre Bolloré et sa filiale Socfin

[Lire la suite](#) 

"Pilleurs de terres, un film sur les exactions de Bolloré en Afrique et en Asie", 15 février 2026

La galaxie Bolloré est aussi présente en Afrique et en Asie , au travers de sa filiale, la Socfin. Les exactions de la Socfin sont connues(1).Le documentaire "Pilleurs de Terre"(2) de Fanny Paloma décrit la lutte contre la Socfin-Bolloré des riverain.es des plantations de palmiers à huile au Cameroun et d'hévéas au Cambodge.

Au Cameroun, des paysans et des paysannes ont intenté un procès contre Bolloré, parce que la Socapalm, filiale de la Socfin-Bolloré, les ont expulsés de leurs villages ,leur ont interdit l'accès à la forêt, et ont pollué leurs terres. La Socfin Bolloré a été condamnée en 2024 à verser 140 000 euros aux plaignants, en s'appuyant sur la loi sur le devoir de vigilance des multinationales. Cette loi a été votée en 2017, suite à l'effondrement du Rana Plaza au Bangladesh. Une directive analogue a été adoptée en 2024 au niveau européen, rapidement détricotée sous la pression des multinationales.

Au Cambodge, des membres de la communauté Bunong ont déposé plainte contre Bolloré, pour accaparement de leurs terres ancestrales. Ils et elles exigent une restitution de leurs terres , et un versement d'une compensation d'au moins 30 000 euros par personne. Ils ont saisi la justice française pour obtenir les comptes rendu d'assemblée générale de manière à prouver la responsabilité du groupe Bolloré dans les décisions prises par Socfin. La procédure à été complexe, les plaignants ont eu des difficultés pour avoir un visa, et finalement, en 2021, ils ont été déboutés de leur demande.

Le documentaire suit les démarches des deux communautés dans le cadre de ces procès, avec l'aide de réseaux d'activistes et d'avocats. Il montre les conséquences de l'accaparement des terres sur la vie quotidienne et sur la culture des populations affectées. Il décrit aussi les implications de la loi sur le devoir de vigilance des entreprises.

"J'ai réalisé ce film, dit Fanny Paloma, parce que j'ai rencontré des personnes qui ne se battent pas pour « avoir plus », mais simplement pour continuer à être ce qu'elles sont, et ça m'a bouleversée. Mes origines chiliennes, marquées par la violence politique, les silences et l'exil, m'ont rendue très attentive aux récits qu'on efface (notamment autour de la terre et de l'héritage colonial) et en découvrant le procès contre le groupe Bolloré au Cambodge et au Cameroun, j'ai compris que cette lutte dépasse le local pour incarner des enjeux humains et écologiques globaux que je voulais raconter."

Interview. Pilleurs de Terre : à qui profite l'impunité ?

14.10.24 - Rédaction France



(Crédit image: <https://www.pilleurs-de-terre.com/>)

Pilleurs de Terre est un long-métrage documentaire réalisé par Fanny Paloma Escobar, qui suit les luttes des communautés autochtones contre les accaparements de terres par des filiales du groupe Bolloré, au Cambodge et au Cameroun. À travers cette interview, elle partage son parcours, les défis de la réalisation, et ses espoirs pour l'avenir de son film.

Quel message souhaitez-vous transmettre avec ce film ?

FPE : *Pilleurs de Terre* montre que la lutte pour la terre est bien plus qu'une question environnementale ; c'est une question de justice sociale, de dignité, et de survie. Le film expose les pratiques néocolonialistes des multinationales, mais il montre aussi la force et l'espoir de ces communautés qui refusent de céder. Je crois qu'il est nécessaire d'entendre leurs points de vue pour prendre conscience de ce que ces pratiques impliquent et sortir de nos schémas de raisonnements. Mon objectif est de réveiller les consciences, d'éveiller une colère constructive, mais aussi de démontrer qu'il est possible de résister et de construire un avenir plus juste. Il existe de nombreuses manières d'être au monde. Il est urgent d'ouvrir nos consciences pour pouvoir faire les bons choix pour notre humanité et notre planète.

Quels sont vos prochains objectifs pour *Pilleurs de Terre* ?

FPE : Actuellement, l'objectif principal est de finaliser la post-production et de faire connaître le film à travers les festivals internationaux. Je souhaite aussi trouver des partenaires de diffusion, des activistes et des médias prêts à relayer le message et à faire en sorte que ce film touche un public large. Nous avons lancé une campagne de financement participatif qui se terminera le 4 novembre et qui, je l'espère, nous permettra de mener à bien cette dernière étape. *Pilleurs de Terre* a le potentiel de devenir un outil de sensibilisation et de mobilisation. Je veux donc lui donner toutes les chances de créer un impact concret sur le terrain. Nous avons besoin de la force du collectif, celle là même qu'explore le film.

Votre film donne la parole aux communautés locales, mais comment votre propre regard a-t-il évolué tout au long de ce projet ?

FPE : Mon regard a énormément évolué durant ce projet. Lorsque j'ai commencé à m'intéresser à ces luttes, j'avais, comme beaucoup, des imaginaires préconçus sur les communautés autochtones. En arrivant sur place, ces idées ont rapidement été démantelées. Je m'attendais à rencontrer des communautés unifiées, soudées par une même cause, mais la réalité est bien plus complexe. Chaque communauté a ses propres dynamiques, ses tensions, et ses contradictions. Pour pouvoir raconter ces histoires avec honnêteté, j'ai d'abord dû déconstruire mon propre regard. Ce processus m'a permis de voir ces luttes sous un angle plus nuancé, plus humain. C'est en acceptant ces complexités que j'ai pu établir des relations plus authentiques avec les protagonistes du film, et j'espère que cela transparaît dans le documentaire.

Pouvez-vous nous raconter ce qui vous a motivée à réaliser *Pilleurs de Terre* ?

Fanny Paloma Escobar, FPE : Mon parcours personnel a joué un rôle important dans la genèse de ce projet. Je m'appelle Fanny Paloma Escobar, je suis née à Paris, mais mon père est un immigré chilien. Cet héritage familial m'a rendue particulièrement sensible aux récits de peuples autochtones luttant pour leurs droits, notamment pour la terre. De part mon expérience de citadine européenne et l'héritage de ces questionnements quant à la relation qu'on entretient avec les terres et les écosystèmes, je me trouve dans une position précise pour questionner nos responsabilités et l'héritage colonialiste qui régit les règles du commerce mondial. Lorsque j'ai découvert le procès contre le groupe Bolloré et les accaparements de terres au Cambodge et au Cameroun, j'ai su que je devais raconter cette histoire, car elle symbolise bien plus qu'une simple lutte locale ; elle reflète des problématiques globales liées aux droits humains et à l'environnement.

Qu'est-ce que *Pilleurs de Terre* met en lumière de façon particulière ?

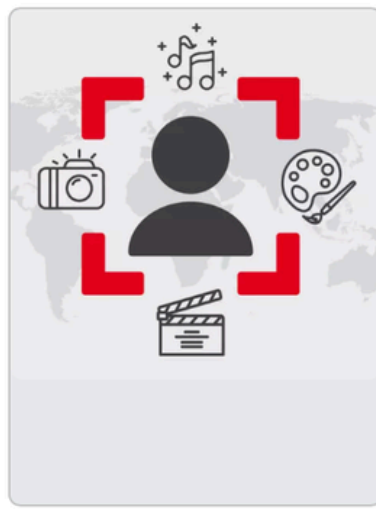
FPE : Ce qui distingue *Pilleurs de Terre*, c'est son focus sur les communautés autochtones et sur la façon dont elles organisent leur résistance face aux multinationales. Le film ne se contente pas de montrer des injustices, il montre comment des personnes courageuses, au Cambodge et au Cameroun, ont su tisser un réseau de solidarité internationale. Nous suivons ces combats locaux, mais nous découvrons aussi un réseau d'activistes qui, en Europe et dans le monde, s'engagent à leurs côtés. C'est cette force collective face aux géants économiques que je souhaite rendre visible au plus grand nombre. En plus des destructions durables des écosystèmes et les atteintes à la paix et à la dignité. Mes rencontres m'ont démontré que les techniques d'accaparements des terres sont bien connues et rodées, et m'ont également démontré que les moyens de les éviter et de préserver la paix existent. Ce sont des choix politiques et je crois que nous avons un rôle à jouer en tant que consommateurs et citoyens du monde.

Quelles ont été les principales difficultés auxquelles vous avez été confrontée en réalisant ce film ?

FPE : La première difficulté a été financière. Le sujet du film, qui implique le groupe Bolloré, a rendu compliqué le financement traditionnel via les producteurs, les télévisions. J'ai donc autoproduit le film avec mes propres moyens, ce qui a nécessité des sacrifices personnels importants. Une autre difficulté a été de gagner la confiance des communautés sur place. Ces personnes ont été manipulées et trahies à de nombreuses reprises, donc il a fallu du temps pour établir une relation authentique et de confiance.

Vous parlez du procès contre Bolloré comme un élément central du film. Pourquoi est-il si important ?

FPE : Ce procès est absolument crucial, car il s'agit d'une première en France. C'est une affaire qui pourrait faire jurisprudence, non seulement pour le Cambodge et le Cameroun, mais aussi pour d'autres luttes similaires à travers le monde. Ce procès met à nu les pratiques néocolonialistes des multinationales et soulève des questions sur la responsabilité des grandes entreprises vis-à-vis des droits humains et de l'environnement. Sans ce procès, les luttes des Bunongs au Cambodge, par exemple, n'auraient peut-être jamais été mises en lumière sur la scène internationale. Aujourd'hui les combats des Cambodgiens et des camerounais contre le groupe Bolloré se rétro-alimentent. Les victoires des uns servent les probables futures victoires des autres.



INVITÉ CULTURE

Dans «Pilleurs de Terre», le combat de paysans face à l'ogre des multinationales

Publié le : 21/01/2026 - 21:55

Écouter - 07:39

Partager

Ajouter à la file d'attente

Les paysans Bunong du Cambodge, l'ethnie Bagyeli du Cameroun : deux sociétés que plus de 10 000 km séparent, et qui n'ont à priori rien en commun. C'est pourtant de ces deux peuples autochtones que parle le film documentaire *Pilleurs de terre*, sorti 14 janvier dernier. Car malgré la distance, ils ont été réunis par une cause commune : la lutte contre les multinationales pour récupérer leurs terres ancestrales. La réalisatrice Fanny Paloma a suivi leur combat.

RFI : Fanny Paloma, bonjour. Qu'est-ce qui vous a amenée, vous, à vous pencher sur l'histoire de ces paysans Bunong et de l'ethnie bagyeli ?

Fanny Paloma : Cela vient de ma propre histoire. Je suis en partie issue d'une famille chilienne. Et au Chili aussi, il y a des communautés autochtones qui sont là depuis des siècles et des siècles et qui luttent toujours pour récupérer leurs terres qui, à l'époque, ont été volées par des colons espagnols. Cette revendication perpétuelle m'a amenée depuis longtemps à m'interroger : que signifie la terre quand le fait de la perdre veut dire perdre une partie de soi ? Au cours de mes recherches, j'ai entendu parler des Bagyeli et des Bunong, et je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup de liens entre eux. J'ai décidé de m'y intéresser notamment via l'union entre ces populations qui ne se rencontrent pas et qui trouvent pourtant le moyen de s'allier contre un adversaire commun.

Vous parlez des colons espagnols et, justement, au début du film, vous dites que finalement l'extinction des peuples autochtones continue. Est-ce que ça veut dire que le groupe Bolloré serait une forme de nouveau Christophe Colomb quelque part ?

C'est ce qui ressort en tout cas des tactiques employées, et de la posture adoptée par ces sociétés. Le groupe Bolloré, ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres qui existent aujourd'hui. Ce sont des sociétés qui estiment que leur vision du monde, et la valeur marchande qu'ils donnent à la terre, est la plus importante et prévaut sur les vies humaines et sur les visions des autres. Donc on retrouve quand même beaucoup d'attitudes proches de celles des premiers colons, c'est-à-dire « *il n'y a pas le choix, de toute façon, on arrive, on prend, on exploite, ceci nous appartient* ».

Ce que vous dites me fait penser à cette phrase que vous avez dans le film : « *Ce qui se mange est remplacé par ce qui se vend.* »

Particulièrement au Cambodge, mais en fait on le voit aussi au Cameroun, au bout d'un moment, les personnes non seulement n'ont plus assez d'espace pour planter pour eux-mêmes des biens alimentaires, mais finalement ils ont aussi besoin de vendre à ces compagnies qui viennent, qui créent avec eux des contrats qui leur permettent de vendre, par exemple, du caoutchouc à la compagnie. Souvent, les entreprises vont mettre en place des situations où les personnes n'ont pas vraiment le choix que de finalement cultiver pour la compagnie, et ça ne va pas être des fruits et des légumes, ça va être le caoutchouc, ou le poivre, par exemple. Donc petit à petit, les gens cherchent à créer de l'argent plutôt que des biens alimentaires.

C'est intéressant parce que, ce que l'on voit aussi en visionnant le film, c'est que l'implantation de ces groupes crée également de la division.

Oui, complètement, et c'est quelque chose qu'on a voulu montrer dans le film. En fait, la division, quand les personnes sont dans une situation de survie, c'est une arme redoutable. Ce que font aussi les entreprises, c'est qu'elles coupent le flux d'informations. Donc, les gens ne savent plus vraiment ce qui se passe pour les autres familles, ne savent plus quels moyens employer pour se défendre, et ça casse une coutume qui est de prendre les décisions en commun.

Face à une situation de vie ou de mort, quand certains pensent avoir trouvé la bonne solution, ils s'y tiennent corps et âme. Et c'est cela qui crée des divisions, parce qu'on ne veut pas que les autres cassent l'initiative qu'on a commencée. Donc c'est tout un système qui permet de diviser les gens à plusieurs étages.

Il y a d'ailleurs une scène très parlante à ce sujet : à un moment, l'avocat Me Fiodor Rilov, vient informer la communauté Bagyeli des nouvelles avancées. L'un des hommes présents porte une tenue Socapalm dont il a caché le logo. Pouvez-vous nous parler de ce moment-là ?

La première chose qu'il faut dire, c'est qu'à beaucoup de ces réunions, il y avait beaucoup moins de personnes que dans un rassemblement habituel du village. Les gens ont l'habitude de se réunir et de prendre la parole tous ensemble, et là, on nous le disait souvent « *il manque la moitié des personnes* ». Cet homme a voulu participer à la réunion, et effectivement, il revenait du champ Socapalm, où il est employé - souvent, ce sont des employés à la journée. Et il nous a dit qu'il avait cru que, peut-être, c'était certains envoyés de Socapalm qui se faisaient passer pour des ONG, ou se faisaient passer pour des médiateurs, pour en réalité obtenir des informations, qui pourraient leur permettre ensuite de les bannir du travail, ou en tout cas de leur créer des problèmes.

Et cela, à votre connaissance, c'est une méthode qui a réellement été utilisée par ces groupes-là ?

On nous en a beaucoup parlé en tout cas. Un autre homme nous a raconté que Socapalm avait récupéré les noms des personnes qui ont porté plainte, afin de tenir une liste pour empêcher certains d'obtenir ce travail journalier. Cette situation de précarité, et cette peur planante, c'est quelque chose qu'on nous a rapporté plusieurs fois.

En vous écoutant, et en sachant la force de frappe des multinationales, on a l'impression d'être face à des rouleaux compresseurs. Comment ne pas désespérer ?

Du côté des populations, c'est une question de survie. Ce qui les fait tenir, c'est qu'ils ne se battent pas pour un territoire, en fait. Ils ne se battent pas pour un sol, ils se battent pour un lien. Le lien avec leurs ancêtres, leurs descendants, mais aussi avec une manière d'être au monde. Et puisque c'est une question de survie, de toute façon, ils ne lâcheront pas. De notre côté, je pense que la prise de conscience nous apporte déjà beaucoup. Se demander qui raconte l'histoire, quelle histoire on écoute, et qu'est-ce qu'on veut, qu'est-ce qu'on appelle le progrès aujourd'hui ?

Justement, pouvez-vous expliquer ce que représente la terre pour les Bunong et les Bagyeli, au-delà d'un moyen de subsistance ?

C'est d'abord un lien spirituel très fort. Souvent, les populations autochtones qui vivent de manière très proche avec la nature ont la croyance ferme que leurs ancêtres et les esprits sont des entités avec lesquelles il faut cohabiter. Donc le fait de casser la connexion spirituelle est très difficile à vivre pour beaucoup.

Ensuite, il y a toutes les habitudes et le savoir nés sur ces terres et qui sont extrêmement riches, qui leur amènent aussi une pharmacopée, des formes de subsistance et une souveraineté. La perdre, c'est recommencer à zéro.

Le tournage terminé, êtes-vous restée en lien avec ces communautés ?

Oui j'essaie d'avoir des contacts les plus réguliers possibles avec eux. Je travaille aussi avec plusieurs personnes qui ont des liens sur place, qui eux aussi vont avoir des contacts. Donc ça nous permet de créer une chaîne quand même pour rester en contact.

Vous disiez, au tout début de cet entretien, que ce sont des questionnements personnels qui vous ont amenée à vous pencher sur ce sujet. Est-ce que ce film vous a permis de trouver des réponses à ces questionnements plus intimes ?

Je n'ai pas trouvé de réponses à proprement parler. Je suis plutôt au début d'un cheminement. Tout cela m'a amenée sur une question de sens. En tout cas, c'est cela, la conclusion que j'ai tirée de mon expérience. Et c'est vers cela que je veux continuer à aller.

Écouter l'épisode entier : <https://rfi.my/CN62>



Da sinistra: Paloma Escobar e Alex Chellali. Fonte Alex Chellali

Pilleurs de Terre

Pilleurs de Terre è un'espressione che può tradursi con *Land Grabbers*. Letteralmente, in italiano, significa "accaparratori di terra".

Si indicano con questa formula aziende multinazionali o altri attori politico-economici, capaci di **sottrarre per fini industriali i terreni sui quali vivono e si sostentano intere popolazioni**, per lo più minoranze etniche in condizioni di fragilità.

Il fenomeno comprende una vasta gamma di comportamenti scorretti, che in molti si spingerebbero a definire criminali, senza tanti giri di parole.

Si va dalla corruzione nei confronti dei governi locali alla distruzione degli ecosistemi, dall'acquisizione di terre senza il consenso degli abitanti all'allontanamento forzato di comunità umane e animali stanziali, dalla scarsa trasparenza nelle trattative



Pilleurs de Terre. Fonte Alex Chellali

Il Camerun meridionale e la Cambogia

L'indagine approfondita ha permesso di avvicinarsi ai pigmei e ai bulù in Camerun e ai bunong in Cambogia. Si tratta di minoranze etniche locali, spesso discriminate e in posizione di fragilità politica anche all'interno degli stessi Stati.

Uno dei problemi maggiori, mi dice Alex, è che "stanno perdendo le loro radici", all'interno dei contesti naturali in cui vivono da sempre. Pronuncia un'espressione davvero curiosa: definisce alcuni pigmei come "i senzatetto della foresta".

Sono costretti a vivere in capanne costruite all'interno di determinate aree. Quelle zone boschive vengono successivamente travolte, comportando continui spostamenti di popolazione.

Tali comunità umane, pertanto, si trovano in uno stato di semischiavitù, spendendo

Ecco Pilleurs de Terre: uno schiaffo cinematografico, tra impegno e denuncia

Sta arrivando un lungometraggio che ci mostrerà ciò che non vogliamo vedere del sistema economico-industriale contemporaneo. C'è anche un po' di Zena in regia. Ne parliamo con Alex Chellali.

3 NOVEMBRE 2024 ·  DI PIETRO B. · 8 MIN · 943 VIEWS

“E’ tanto, troppo tempo che non scrivo un pezzo per *WallOut*". Mi addentro con questi pensieri in testa nelle viuzze del centro storico, per avviarmi verso Piazza delle Vigne.

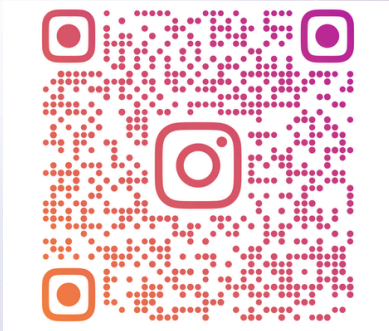
Mani in tasca, passo accelerato, non voglio arrivare in ritardo. L'odore delle storie buone, però, in questo caso l'ho captato da troppo tempo per tirarmi indietro. Ne sono convinto, sarà un incontro da cui usciranno discorsi e visioni che mi faranno vibrare l'anima.

Entro nel palazzo indicatomi. Ascensore fino al quinto piano, poi tutto a sinistra.

Mi ritrovo in uno studio di registrazione. Luci soffuse, colori, tanti oggetti, scaffali pieni. Stickers, cavalletti, computer e light ring. L'atmosfera è a metà tra il bohémienne e il cyberpunk, viene voglia di parlare di filosofia e di militanza politica.

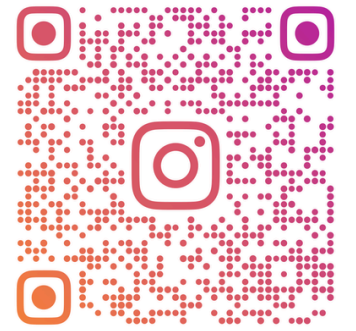
 **PILLEURS DE TERRE SUR INSTAGRAM**

TÉMOIGNAGES EN SORTIE DE SÉANCE

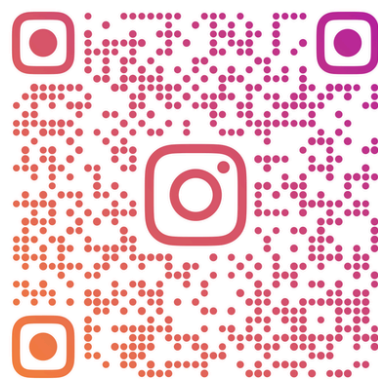


REEL PARTAGÉ LE 22 JANVIER 2026
PAR PILLEURSDETERRELEFILM

CAMILLE ETIENNE PARLE DE PILLEURS DE TERRE



REEL PARTAGÉ LE 14 JANVIER 2026
PAR CAMILLEETIENNE_



REEL PARTAGÉ LE 24 JANVIER 2026
PAR AJPLUSFRANCAIS

PAROLE DE LA RÉALISATRICE

« Je n'ai pas fait ce film pour défendre une thèse, mais pour porter une parole qui m'a été confiée. Les personnes que l'on voit dans Pilleurs de Terre ne se battent pas pour avoir plus, mais pour continuer à être ce qu'elles sont. Pour préserver un lien avec leurs ancêtres, leurs enfants, leur territoire, leur manière d'habiter le monde. Ce film parle de terres, mais surtout de relations, de mémoires, de transmissions. Il parle de ce qui se fracture quand on arrache un sol : un tissu social, une identité, une façon de vivre ensemble. Ce que je cherche, ce n'est pas à convaincre, mais à ouvrir un espace de réflexion collective. À rappeler que ces luttes ne sont pas lointaines : elles interrogent directement nos modèles économiques, notre rapport au pouvoir, et notre capacité à faire commun. »

- **“Pilleurs de terre” de Fanny Paloma, produit par Frozen Frogs et Blu Corporation, Long-métrage.**

Pendant cinq années, la réalisatrice Fanny Paloma parcourt le Cambodge, le Cameroun et la France pour comprendre comment l'accaparement de terres détruit des vies et façonne nos sociétés. Sa voix accompagne le spectateur à travers forêts, villages et tribunaux, reliant les récits des peuples Bunongs et Bagyelis à notre propre rapport à la terre. Entre enquête, introspection et rencontres, Pilleurs de terre suit le combat de communautés qui refusent l'effacement et révèle un procès inédit intenté contre le groupe Bolloré.

Un film qui questionne le monde — et la place que nous y occupons.

À la suite de cette avant-première, Pilleurs de Terre entame désormais une phase de diffusion pensée comme un processus vivant, fondé sur la rencontre, le débat et la circulation des paroles.

Le film sera présenté dans le cadre de projections-débats en France et à l'international, en partenariat avec des associations, des collectifs, des universités, des cinémas indépendants et des structures engagées sur les questions de justice sociale, environnementale et foncière. Cette démarche vise à transformer chaque projection en un espace de réflexion partagée, où le film devient un point de départ plutôt qu'une conclusion.

Les demandes de projections, de partenariats et d'interventions sont d'ores et déjà ouvertes.

RÉALISATION ET ÉCRITURE : FANNY PALOMA / IMAGE : LOUISE GUTHAUSER - ALEXANDRE CHELLALI - RÉMY EL SIBAÏE / MONTAGE : YO.KØLORS /
DIRECTION ARTISTIQUE : EMMANUEL MANZANO / MUSIQUE : MÉLIMÉLO / SON : GERMAIN BOULAY / MIXAGE : KINANE MOUALLA / PRODUCTEUR
DÉLÉGUÉ : FRANCK LORRAIN / PRODUCTION : FROZEN FROGS & BLU CORPORATION
DURÉE : 75 MIN

CONTACT

palomablu.corp@gmail.com

frozenfrogs.media@gmail.com

WWW.PILLEURS-DE-TERRE.COM